

traditionnel sur les concours de 1874. Puis M. Cuvillier-Fleury, en sa qualité de directeur, a entretenu l'assemblée des actes de dévouement auxquels l'Académie a décerné ses couronnes.

Les faits racontés par M. Cuvillier-Fleury dans son rapport sont nombreux ; mais quoique l'Académie soit fort attentive à recueillir les traits de vertu qu'on lui signale, il lui en échappe beaucoup, et d'ailleurs la dotation générale de M. de Montyon est bien loin de suffire à récompenser tous ceux qui mériteraient un prix. Le rapporteur, en exposant des actes si honorables pour les classes pauvres où l'Académie doit, conformément aux intentions de M. de Montyon, chercher ses lauréats, a fait ressortir le mérite supérieur du pauvre dans l'accomplissement des bonnes actions. Il a loué dignement ces héros de l'indigence qui trouvent dans leur pauvreté même une source de dévouement.

Ce sont des héros en effet, et une nation ne peut pas plus se passer de leur obscur héroïsme qu'elle ne peut se passer de l'héroïsme du soldat ou de celui du magistrat. A tous les degrés de la société, il faut, pour que la société subsiste et prospère, qu'il se trouve des volontés tournées au bien, de ces vertus qui vivifient le monde. Quand elles se produisent là où tant de circonstances semblent devoir les empêcher de croître, elles sont plus touchantes et méritent qu'on les propose en exemple, comme l'a fait éloquentement M. Cuvillier-Fleury, "aux grands et aux petits, aux humbles et aux puissants, aux puissants surtout."

Les prix Montyon, pour actes de vertu, ont été ainsi répartis :

Trois prix de deux mille francs chacun :

Aux époux Besnard, à Rennes ; à Emile Prudhomme, à Nantes ; l'abbé Massonneau, curé de Longue.

Quatre médailles de mille francs chacune :

A Jean-Baptiste Martin, à Fréjus ; à la dame veuve Joséphine Maréchal, à Viroflay ; aux époux Albertini, rue Niepce, 1, à Paris ; à Adolphe Liesse, à Saméon.

Dix-sept médailles de cinq cents francs à dix sept personnes de divers départements.

Le prix Saurian, pour acte de vertu d'une valeur de mille francs, a été attribué à Mlle Bournac, à Metz.

Six médailles de 300 fr. chacune ont été instituées par feu Mme Lasne, pour être données par l'Académie française : "de préférence aux plus pauvres, et autant que possible à ceux qui auront donné de bons exemples de piété filiale."

L'Académie pouvant disposer cette année de dix médailles, elles sont attribuées :

A Eiza Clichy, à Janville ; à Emélie Hébert, à Saint-Cloud ; aux époux Marcel, à Villegusien ; à Florence Rauzier, à Fiorac ; à Catherine Lescarboursa, à Labastide-Ville-franche ; à Ferdinand Jacquin, rue Meslay, 40, Paris ; à Henri-Charles-Emile Bisillat-Maret, rue du Maine, 3, Paris ; à Jean-Pierre Pépin, à Estables, à Joséphine Cicéron, à Toulon ; à Rose Chérin, à Briollay.

Nous empruntons au récit des actes qui ont motivé les choix de l'Académie quelques notices ; ici nous n'avons que l'embaras du choix :

Marie-Joseph Besnard est le chef d'un modeste atelier de serrurerie, dont le produit suffisait à peine aux besoins de son ménage. Ces humbles ressources, il a voulu les partager avec de plus pauvres que lui. "Trésor de charité, disait le roi Stanislas, seul trésor qui s'augmente par le partage." Le gain de la semaine, Besnard le distribue tous les dimanches aux malades, aux orphelins, aux infirmes, aux prisonniers, à tous ceux qui souffrent, tantôt les uns, tantôt les autres. Si femme est associée depuis trente ans à cette œuvre de bienfaisance, patiente, assidue, vigilante, sans trace d'égoïsme, sans recherche d'émotion, toujours prête pour le bien avec le calme des bonnes consciences et le sourire du sacrifice.

Un jour, Mme Besnard sortait pour la première fois de chez elle, après une longue maladie. Elle rencontre, à quelques pas de sa demeure, quatre enfants à peu près abandonnés par leurs parents,

le corps couvert d'une lèpre hideuse, et dans un état de saleté accumulée tellement dégoûtant que l'aumône elle-même s'éloignait d'eux avec une sorte d'horreur. Mme Besnard les attire chez elle, les adopte, se livre à une série de soins aussi rebutants que nécessaires-bravant la contagion qu'elle avait ainsi logée sous son toit. L'œuvre du salut dura plusieurs semaines. Pendant ce temps-là, et pour suffire à l'établissement de sa famille agrippée, Besnard élargissait sa maison. Où trouvait-il de l'argent pour une telle œuvre ? Demandez à Dieu. Il se faisait pauvre, se privait de tout. "Que je suis heureuse, écrit une femme du pays, sauvée elle-même et par les mêmes mains d'une situation désastreuse, que je suis heureuse que ma misère ait pu servir de témoignage, devant les autorités de notre ville, aux bienfaits cachés de Mme Besnard ! Quelle douceur dans son accueil ! quelle obéissance dans sa provoyance ! Combien de fois ne m'a-t-elle pas donné le premier morceau de sa table !..."

Un autre jour, Mme Besnard s'arrête dans la rue. Elle avait vu passer une pauvre fille, errante, à peine vêtue. Elle lui couvre les épaules avec son camail et prend soin de la faire conduire au Refuge de Saint-Cyr, où sa jeunesse et son honneur seront en sûreté. Combien de jeunes indigentes n'a-t-elle pas ainsi sauvées du dernier malheur ? Dans cette sainte tâche du rachat des âmes, menacées ou possédées par une corruption précoce, son zèle ne s'arrêtait devant aucun dégoût, aucun opprobre. Bossuet nous parle quelque part de la passion du grand apôtre saint Paul pour ce qu'il appelle "les glorieuses bassesses du christianisme." La charité chrétienne a aussi les siennes. Elle arrive, sous les traits de Mme Besnard, jusqu'au seuil de ces infimes repaires que le plus grossier libertinage a seul l'audace de franchir. Elle passe outre.

Elle monte les degrés sordides. Elle entre dans ces réduits où les débitantes d'amour vénal attirent ou attendent leurs victimes... Elle les aborde, elle les interroge, elle les rend attentives à ses paroles ; parfois elle les attendrit. Il résulte des rapports qui ont été faits par les autorités de la ville de Rennes que Mme Besnard a sauvé ainsi plus de cent de ces malheureuses, parmi les plus jeunes. "Qu'on me procure, nous écrit l'abbé Verdy, aumônier du couvent de la Visitation, vingt femmes comme Mme Besnard, et je me charge de transformer la classe ouvrière de Rennes !..."

Mais voici que la guerre éclate. La vaillante femme apprend que le camp de Conlie regorge de malades et de mourants. Elle y court. Elle se voue au service des ambulances. Son âge semblait lui interdire une telle épreuve, et ses forces en apparence n'y pouvaient suffire.

Mais dans un faible corps s'allume un grand courage,

a dit le poète ; et le courage l'a soutenue jusqu'au bout. Son mari, resté à Rennes, soignait les soldats atteints de la petite vérole noire, ensevelissant les cadavres, toujours debout, comme en faction, à toute heure de la nuit, au premier cri d'un agonisant, au premier appel de la mort.

Je suis bien forcé d'abrégé tous ces témoignages qui ont si grandement édifié l'Académie française sur les mérites des époux Besnard. Il est un mot qui se reproduit sans cesse dans les pièces que j'avais sous les yeux : "Ils s'oublient eux-mêmes !" C'est le secret de cette pauvreté, tournée en richesse. Oui, messieurs, l'oubli de soi-même, la calme insouciance du lendemain, la foi dans la Providence que cela regarde (c'est le mot sublime de ces insouciantes de la charité) ; accepter de Dieu toute œuvre de périlleuse assistance comme une bonne aubaine qu'il nous envoie, sans songer aux risques, sans faire le compte de ses ressources ; aller de l'avant dans le bien, sans le cœur haut, *sursum corda*, l'allure modeste ; — il y a là, non pas seulement un exemple édifiant, mais un spectacle, et je ne sais quel attrait esthétique où se complaisait, sans doute, quand il nous faisait les légataires de sa charité, l'heureuse provoyance de M. de Montyon.

L'Académie accorde aux deux époux Besnard le premier prix Montyon, qui est deux mille francs.

Un prix de pareille somme est accordé à Mlle. Emilie Prudhomme, sur la foi d'une lettre touchante, couverte de signatures des plus honorables députés, conseillers et magistrats, membres du clergé de la ville de Nantes. Emilie Prudhomme a cinquante-huit ans. Sa vie se résume dans une œuvre unique, mais cette œuvre dure depuis près d'un demi-siècle. Toute jeune encore et orpheline, Mlle Prudhomme est adoptée par un honnête ouvrier, sans fortune comme elle, et qui bientôt après se trouve frappé par un affreux malheur. Un cancer avait atteint son visage et le dévorait. Pour arrêter le progrès du mal, pour soutenir non-seulement le courage du patient, mais celui de sa femme, Emilie était seule. Elle n'a jamais reculé d'un pas, d'une heure, soit devant l'horrible dégoût du traitement qu'il fallait appliquer au malade, soit devant le péril de la contagion. Un jour elle était atteinte à son tour. Après quelques semaines